

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ARTS PLASTIQUES
(OPTION CRÉATION)

par

DIANE-JOCELYNE CÔTÉ

**ZONE D'INFLUENCE, LE DOMESTIQUE
ET L'IMAGINAIRE**

Novembre 1997



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

CE MÉMOIRE A ÉTÉ RÉALISÉ
À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
DANS LE CADRE DU PROGRAMME
DE MAÎTRISE EN ARTS PLASTIQUES
DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
EXTENSIONNÉ À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

Table des matières

	<u>Page</u>
PROBLÉMATIQUE GÉNÉRALE.....	1
PRÉMISSES.....	3
I. L'artiste comme personne.....	3
A. Attitudes.....	3
B. Valeurs civilisantes.....	3
C. Pragmatiques.....	3
II. La conscience et le temps.....	4
A. La performativité de l'écriture.....	4
B. Le décalage horaire.....	4
CORPS DU SUJET.....	5
I. Les oeuvres traitées.....	5
A. Intérieur jour.....	6
B. Côté jardin et côté cour.....	8
II. Les thèmes développés.....	9
A. La narrativité et ses variations de registres.....	9
1) La structure littéraire et la ponctuation.....	9
2) La tradition orale et la structure du conte.....	10
3) Le motif et la redondance.....	10
B. Le geste et la parole.....	10
1) La performativité et le décalage horaire.....	10
2) La dichotomie présence/absence.....	11
3) Le rappel de la présence.....	11
4) Le rendez-vous.....	11
5) La ritualisation et la magie.....	12
6) Le dépaysement.....	13
C. Le personnage.....	14
1) La figuration et les voix du discours.....	14
2) La voix.....	14
3) La fonction indicielle.....	15
4) Le genre.....	15
5) La mythologie féminine.....	15

6) L'érotisme.....	15
7) L'identité.....	16
D. Le lieu.....	16
1) L'intérieur.....	16
2) L'antre.....	17
3) La garçonnière.....	17
4) Les rubriques des intimités.....	17
5) La peinture et le tableau.....	17
6) Les emboîtements et les inversions de perspective. . .	18
7) L'institution du domestique.....	19
E. Le témoin.....	20
1) L'intersubjectivité.....	20
2) La diffusion hormonale.....	20
3) La rumeur.....	21
III. Impressions de l'audience.....	22
IV. Extraits du carnet de l'écrivaine.....	34
CONCLUSION.....	44

PROBLÉMATIQUE GÉNÉRALE

La subjectivité de l'artiste (sans égard à ses multiples strates d'identités), la conscience qu'elle a de sa personne comme fonction sociale et par conséquent le traitement qu'elle se réserve en tant qu'hormone de civilisation, tous ces éléments qui tiennent de l'attitude plus que de l'étalage de savoir faire m'amènent à privilégier les aspects communicationnels et comportementaux du travail artistique.

De l'exercice modeste d'intégration comme conduite écologique civilisante dans un milieu donné, il ressort de l'ambiguïté et des accusations d'hybridation. Quand il s'agit d'un événement en arts visuels, on dit: *Elle vient de la littérature*, quand il s'agit du milieu littéraire, on dit: *Elle vient des arts visuels*.

De la *performance littéraire* et de l'*installation domestique avec personnage* (les formes présentes de mon travail) on peut dire qu'elles tentent de serrer l'art autour de l'artiste, d'en ramener le périmètre à la personne autant comme matériau que comme voie de transmission.

Art de contexte, mon travail trace un trajet comportant une suite de tableaux visuels comme des reposoirs pour l'esprit, articulés dans une pratique gestuelle ritualisante. Il tient à la fois du performatif (événement), à la fois du littéraire (syntaxe/récit), à la fois du théâtre (décor/personnage). Démarche que dans le langage universitaire on désignerait sous le terme d'interdisciplinarité et qu'ailleurs on nommerait intégration.

Il s'agit d'explorer les croisements entre plusieurs types de récits simultanés, de créer des paradoxes, des chiasmes, des métaphores, bref de développer une rhétorique, une habileté dans le maniement des discours de manière à séduire, à détourner du rationnel apparent pour ramener dans l'affectivité.

Le corpus des oeuvres que j'ai présentées pour l'obtention de cette maîtrise en arts plastiques comporte trois romans:

Personnages et décor,

Avec paysage,

Lumières du nord.

PRÉMISSES

I. Il s'agit de serrer l'art autour de l'**artiste comme personne**.

- A) ATTITUDES: Pratiques d'intégration de valeurs.
Légèreté des matériaux.
Simplicité des strapégies.

Éclairages non standard issus de multiples sources.

Ex.: chandelles, lampes de bureau, filtres, lumière de projecteur, diapositives.

Scénarios simples et polymorphes (vue, ouïe, odorat, déplacements en cercles) qui ramènent le périmètre de l'ici sur l'artiste. Tout est conçu de manière à ce que je puisse tout assumer seule, le tracé du trajet est pensé en fonction des changements à faire discrètement et élégamment. Je suis ma technicienne. (Morcellement de mes fonctions).

- B) VALEURS CIVILISANTES. Mythes et modèles féminins: Initiatrice, maîtresse, muse.
- C) PRAGMATIQUES intégrant l'effet de la communication, la théorie de la réceptivité.
1. L'entretien privé avec l'adepte.
 2. La rumeur comme diffusion.

Ma pratique vise à activer la machine à phantasmes et la machine à rumeurs. Elle se fonde exclusivement sur l'expérience en présence réelle pour un très petit nombre de personnes sélectionnées et attend que leur imaginaire construise aussi des récits.

II. La conscience et le temps

A) LA PERFORMATIVITÉ DE L'ÉCRITURE

L'écrivaine, figurante statique, se pose autant dans une composition visuelle construite (installation domestique) que dans une composition visuelle fortuite (milieu social et culturel) et elle compose une représentation, un motif récurrent, une gestalt où fond et forme se répondent et se structurent mutuellement. Le personnage/écrivaine joue un rôle d'interprètes autant par la fonction indicielle de son costume que par la représentativité (sociale, générique, linguistique) dont ce personnage est investi, assumant un point de bascule entre le monde et *son* monde intérieur.

B) LE DÉCALAGE HORAIRE

Que ce soit par la lecture hors champ (absence réelle) ou par la lecture séquentielle selon un trajet d'éclairage (retrait symbolique), les tableaux visuels s'articulent selon une syntaxe dont la voix assure la saturation affective. Ritualisation du geste et retrait symbolique du personnage servent une communication de la solitude, figurée autant dans son contexte social que dans son environnement domestique, un décalage entre le *ici et maintenant* de l'écriture et le moment de sa transmission par la lecture.

I. Les oeuvres traitées

Historique

J'ai fait ma première performance en 1970 alors que j'ignorais tout de cette forme d'art; c'était une sorte de cérémonial sur un texte de Nietzsche alors que j'étais étudiante en art au cégep de Ste-Foy. Par la suite, entre 1980 et 1990, j'ai développé une série d'actions sur le silence et l'absence qui court-circuitaient toute forme de documentation: impossible à photographier, à prendre en vidéo ou à enregistrer. Une position contre-documentaire critique et radicale que j'ai par la suite maintenue.

Depuis 1990, je réalise des portraits intégrant une part majeure de textes. La performance me fournit un cadre pour parler du temps et surtout de la voix comme élément de séduction et d'apaisement. La voix, l'atmosphère, l'éclairage et la lenteur du déroulement de l'action me permettent de traduire l'intimité et de privilégier des valeurs affectives. C'est mon travail d'écrivaine qui nourrit maintenant ma lente progression dans l'imaginaire et la communication de cette descente au centre du soi.

Du silence contestataire au plaisir du lire, de l'aphasie au langage, mon lieu est dans la langue, la langue parlée, la langue lue, la langue écrite.

Dans *Intérieur jour* et dans *Côté jardin et côté cour*, deux installations domestiques avec personnage présentées dans mon appartement du 556 B Morin, à Chicoutimi, il s'agissait de rencontres individuelles; l'auditoire d'une seule personne était reçu vers cinq heures, suivant une sorte de rituel visuel et sonore qui ramenait vers la vie intérieure et jusque dans la petite enfance.

Dans les deux cas, le personnage est une écrivaine et l'installation domestique est son monde intérieur. Je parlerai donc de l'écrivaine comme d'un personnage. Le *je* de ce texte oscillera donc parfois entre la narratrice (l'artiste) et le *je* du personnage, comme il fera aussi des sauts entre la troisième et la première personne du singulier; voilà pour la très grande versalité des niveaux de langage.

On comprendra aussi que le domestique joue la fonction du discours littéral, du rationnel, de l'ordre et du contrôle ménageant cependant des sortes de périscopes conduisant dans l'imaginaire proliférant du discours symbolique par la voie de la vie végétale, par la voie de la forêt intérieure qui en est l'image et par la présence métaphorisante de l'écrivaine qui change le monde.

A. INTÉRIEUR JOUR

1) Description du décor comportant trois tableaux

1^{er} tableau: l'intime.

La chambre devenue «boudoir», lieu de retrait dans le privé de la lecture, des fauteuils futons à 90° et une fenêtre drapée en vert forêt.

2^e tableau: le domestique.

La cuisine devenue «théâtre du domestique», salle commune, lieu de disjonction dehors/dedans, privé/public, étage/rez de chaussée, collectif/individuel. *Lieu de l'action*, autant les relations familiales que le rituel du travail. Deux chaises autour de la table mise devant un laraire.

La cuisine au frigo rouge et aux tissus verts contient un bosquet de bégonias dont le devant des feuilles est d'un vert profond et dont l'arrière des feuilles, très visible de la table, est d'un rouge vif.

Le décor du «théâtre du domestique» comporte une série de modèles réduits:

a) Un laraire: (Autel domestique dans l'architecture romaine). Une alcôve verticale tapissée de papier où s'exposent des textes en dialogue autour d'un lutrin et une alcôve basse tapissée aussi de papier où est une lettre sur papier à fleurs.

b) Un petit théâtre de carton sur la table: «La charmeuse de serpents», un poème rimé et 3 plans verticaux en carton, scène de forêt d'un livre aux gravures anciennes dans les tonalités de verts et de rouges.

c) Un théâtre dans le four allumé: Posé sur le grillage, un montage sur foamcore d'une plume à manche couvert de liège, d'un moule à biscuit et de quatre pots de verre. Le montage original de la page couverture de «Chameau et compagnie», un récit de l'écrivaine publié en 1991.

Entre le 2^e et le 3^e tableau, passage dans le sas, la charmille, la voûte de feuilles en deux plans: vert tendre aux feuilles effilées et vert profond aux feuilles rondes.

3^e tableau: l'imaginaire.

Salon devenu «salle d'écriture et d'audience», *lieu du déploiement et de la parade*, lieu de réception du public dans le privé, où l'individu se montre dans son délassement créatif.

Dans le coin droit, deux fauteuils tournés vers la table de travail posée devant les fenêtres du coin gauche. Les murs sont couverts de tentures luxuriantes, aux motifs végétaux.

2) Scénario: Audience au lecteur, le rituel de 5 heures.

1^e tableau: qui?

Le personnage vêtu de vert, assis dans *un petit boudoir au drapé vert*, fait la première lecture. Apparition du décalage entre la lectrice et l'héroïne de l'histoire: l'écrivaine, c'est elle dont on parlera.

2^e tableau: quoi?

Le personnage vêtu de vert ferme le carnet, quitte le boudoir et s'installe en retrait dans l'escalier de la cuisine, dans les coulisses du «théâtre du domestique». Il fait encore une lecture qui raconte cette fois ce que fait l'écrivaine: elle écrit dans un café.

3^e tableau: où?

Le personnage assis dans l'escalier ferme le livre et vient s'asseoir dans la cuisine à une table devant un petit écriteau où on lit «théâtre du domestique». Il fait une lecture sur l'espace du travail d'écriture: le théâtre de la vie avec, côté cour, l'accès à l'aspect réaliste du quotidien et, côté jardin, l'accès à l'imaginaire.

4^e tableau: quand/comment?

Le personnage ferme le carnet et passe sous une arche de plantes qui donne accès à une table de travail dans le décor luxuriant de tentures fleuries rouge/vert/jaune des années cinquante. La quatrième lecture annonce le dérapage dans la fiction sous le signe de la sensualité et de l'abandon. Un petit oiseau, un pinson africain, devrait voler autour de la table, pépie et se pose sur le rebord de la fenêtre.

5^e tableau: dans l'imaginaire

Le personnage prend place dans un fauteuil à fleurs et lit un conte de fée, une histoire de forêt, de ruban et de cerf, qui transporte le lecteur, maintenant sous le pouvoir de la voix, dans le champ de l'affectivité enfantine et ferme la boucle de la narrativité en ramenant à l'étape bénie où petit enfant, il (elle) se faisait faire la lecture. L'abandon gagne. Le personnage a disparu, l'imaginaire et la continuité de la voix qui lit transportent ailleurs.

B. CÔTÉ JARDIN ET CÔTÉ COUR

(par dérision pour l'état de haute tension entre côté mère et côté fille de 16 ans)

Décor et synopsis comportant 4 scènes de lecture.

1^{re} scène: l'intime.

Première lecture dans les fauteuils de l'étude placés tout près l'un de l'autre. Toute la salle est tendue de tentures uniformes couleur de sable. Lecture d'un texte sur l'angoisse entrant d'emblée dans le champs de la confiance.

2^{de} scène: l'imaginaire

La chambre est couverte de tentures vertes s'ouvrant sur un paysage de palmes imprimés ocre, vert et acajou sur du velours. Le futon par terre est sous une tente en demi sphère en voile froncé couleur de sable devant deux murs de voile aux cantonnières bouillonnées. La lectrice s'assoit sur un petit banc de méditation hors de la tente. L'invité(e) s'étend sur la couverture de laine kaki sous la tente.

3^{de} scène: le familier

La lectrice s'installe de dos devant le paysage à sa table de travail dans l'étude et l'invité(e) n'a d'autre choix que de prendre un des deux fauteuils. La lectrice retourne dans la chambre prendre le plaid de laine dont elle se drape avant de s'asseoir pour lire un texte décrivant cette couverture-là.

4^{de} scène: le domestique

L'invité s'installe ensuite sous l'escalier de la cuisine dans une alcôve entièrement drapée de tissus à fleurs où il s'étend au chaud avec le plaid de l'écrivaine/lectrice qui elle s'assoit sur son petit banc de bois devant une table basse posée sur un grand tapis vert. Tout l'espace autour d'eux est couvert de grimpants montant dans des supports de bois; une pergola intérieure a transformé la cuisine en jardin en plein hiver.

II. Les thèmes développés

A. LA NARRATIVITÉ ET SES VARIATIONS DE REGISTRES

Je développerai maintenant une série de thèmes réflexifs englobants et parfois récurrents dont les entrelacs nous égarent et nous renseignent par leurs rétroactions réciproques.

1) La structure littéraire et la ponctuation

La langue, c'est l'oral et c'est l'écrit. Dans mon travail en général, c'est de communication indirecte dont il s'agit. Soit une voix hors champ qui lit, soit un personnage qui lit sans regarder, donc jamais de rapport direct avec le public, avec l'auditoire. Le texte n'est jamais joué, toujours lu. La transmission orale du texte passe par sa production écrite. Forme de traduction du décalage temporel entre l'écriture et la lecture, effet de distanciation entre le ici et maintenant et le moment de l'écriture. Ce maintenant-ci est un rappel d'un autre maintenant que j'ai vécu seule.

Elle parle de solitude et de communication. L'écrivaine est solitaire et souvent immobile dans un tableau où elle joue un rôle de figuration.

2) Dans la tradition orale et dans la structure du conte, dans les textes que l'on lit le soir avant de s'endormir, la quête est le récit d'un parcours ponctué d'arrêts, le conte est une marche qui intègre des pauses, des points, des virgules et des points de suspension.

3) Le motif et la redondance

A la fois le sujet et la cause autant que le prétexte ou le leitmotiv, le motif est cherché, répété, expliqué, dessiné. Le motif apparaît de façon manifeste ou bien il sert de fond. *Travailler sur le motif* en peinture ou en musique, c'est travailler sur la redondance, le couplet, le refrain, la redondance, le couplet, le refrain, la redondance, le rappel, le motif.

Nature morte avec écrivaine. L'alibi. Comme activité permettant de se disculper. Pour quel faux-motif? On ouvre la porte de la maison et on se retrouve dans un livre de conte. On entre dans la mise en scène d'un discours, le déploiement, la parade, la syntaxe d'un langage articulé dans plusieurs dimensions.

B. LE GESTE ET LA PAROLE

1) La performativité et le décalage horaire

Le performatif est d'abord un concept issu de la linguistique. Les théories artistiques sont souvent d'origine littéraire.

2) La dichotomie présence/absence

A la suite de plusieurs performances d'absence (on m'invite, je fournis un permis d'absence) et de plusieurs performances de silence (dans le cadre de festivals de poésie sonore) je cherche maintenant à me montrer en train de dissocier présence et parole autant par la figuration muette (me montrer absente) que par la lecture en voix hors champ.

Il s'agit souvent d'une traduction, d'une transcription en langage comportemental. Ou bien le personnage dit: *je ne parle pas*, ou bien il dit: *je parle sans être là*. Le geste pouvant la mener à un discours analogique qui peut être soit en contradiction, soit en continuité avec le discours à la fois analogique et à la fois digital tenu dans le discours oral.

Là encore se profilent les paradoxes constants que permet le langage dans son appréciable ambiguïté. D'où aussi la prolifération du sens dans plusieurs directions à la fois et les entrelacs entre les niveaux.

3) Le rappel de la présence

Comment le personnage a l'habitude de hanter les lieux. De les fréquenter. Comment la présence de son esprit est marquée dans tous les périscopes qui sont percés à même les murs pour entrer dans l'imaginaire. Se laisser envoûter à marcher dans un territoire. J'ai déjà été envoûtée par des arbres très vieux dans un parc près de San Francisco et j'ai eu peur d'y rester, dit-elle en marchant. J'ai perdu la notion du temps dans une forêt splendide en suivant le soleil et en marchant avec une enfant. Parfois en la portant sur mon dos alors que j'étais fâchée contre elle.

4) Le rendez-vous

L'entretien, l'audience d'une seule personne, le rapport de l'écrivaine à son (sa) lecteur(trice).

A partir de l'écriture comme pivot, de l'écriture comme *interprétation* du monde, comme instrument d'une pratique physique, comme instrument d'une idéologie, je choisis de communiquer avec un tout petit nombre de personnes sélectionnées.

Puisque de toute façon les pratiques d'art contemporain n'ont souvent que les artistes eux-mêmes comme public, je choisis de jouer une fonction hormonale dans un milieu, de transmettre une pensée qui sera ensuite injectée par d'autres, ailleurs. Je pratique la *messagerie hormonale* comme fonction artistique en milieu réel.

Il s'agit dans ces rencontres privées de développer une pragmatique du pouvoir intime, une mise en application, recherche/action de la performativité synergique de l'entretien pris autant dans le sens du rendez-vous privé que dans le sens du soin régulier prodigué aux gens et aux choses, une recherche donc posée sous le signe du paradoxe: contrariété et contraste, singularité et étrangeté.

5) La ritualisation et la magie

La syntaxe, l'enchaînement des comportements, sont autant de voies pour vérifier dans l'opératoire la puissance et l'efficacité de l'appareil de persuasion. Faire phantasmer, c'est amener à la propulsion d'un imaginaire pour échapper à l'emprise de la réalité. Ainsi, selon le dictionnaire, un phantasme n'a rien de réel. Une forme mentale pourrait mouler ainsi du langage et n'aurait pas de statut de réalité? Étrange.

La ritualisation est à la fois traitement du geste comme pratique réflexive sur le sens de la vie, à la fois mimétisme de l'instinct, à la fois marquage de l'habitude et de la précision, de la mesure et de la répétition selon un enchaînement significatif. On sait que *la simulation a des vertus performatives*, on sait que *l'incantation demande au réel d'apparaître*. Le rituel parle du sacré, du monde incantatoire de la magie, du monde itératif de la poésie, de la répétition dans le travail quotidien. Le rituel mime l'instinct dans l'enchaînement prévisible de gestes enclenchés par une mécanique hormonale purement irrationnelle. Cet enchaînement réglé réveille le désir par anticipation et sécurise en même temps par reconnaissance immédiate du processus. La ritualisation est en lien avec l'érotisme, avec la transposition culturelle de la parade sexuelle. Le rituel diffère le plaisir final en le réinjectant par anticipation. Il n'y a pas de rituel sans plaisir.

La ritualisation est une culture du plaisir classé et intégré dans la norme sociale par deux voies: la répétition (chant, refrain, motif, rappel et réconfort) comme dans la chanson avec refrain et couplet avec un thème musical et littéraire jumelés dans leur récurrence répétitive selon un rythme où sont renforcés par leur synergie propre, leur énergie de présence et leur enchaînement. La narrativité du discours séduit par l'enchaînement. L'obéissance et la soumission liées à l'abandon sont gagnés par la reconnaissance du motif répété. Si la répétition appelle l'abandon, la narrativité, l'enchaînement réglé par le rituel, conduit à l'obéissance par l'acceptation et la soumission. J'obéis à un scénario, je me sou mets volontiers à votre volonté manifeste de me faire plaisir. J'appréhende la suite avec excitation. Le plaisir se joint à l'invention, au phantasme. Conduisez-moi à l'écart, dans ces sentiers pleins de délicieuses surprises dont vous semblez être familière. Il y a un plaisir associé à ta présence dont on ne connaît pas d'emblée le champ d'application. Tu ne sais pas vers quel plaisir on se dirige.

6) Le dépaysement

La perte de certains paramètres et l'apparition d'autres. La révélation comme processus. Le dévoilement du paysage par la dispersion soudaine d'un écran, l'apparition des images latentes et l'effet de déstabilisation qui s'en suit, devant la naïveté de l'inattendu, dans un scénario qui ne dit pas où il mène. La projection dans un autre univers comme Alice au pays des merveilles, Dorothée au pays d'oz.

La notion d'enchantement développée dans les contes populaires pour parler de l'état dans lequel on perd ses repères pour en trouver d'autres dans une bulle psychologique qui projette dans une joie extrêmement vive. La machinerie à bonheur instantané qui se met en marche et n'a de raison d'être que l'unique présence du témoin, comme le carillon de l'horloge qu'on a pris la peine de mettre à l'heure, comme le leitmotiv de la boîte à musique où s'activent des petits personnages programmés, des poupées, des marionnettes et dont la séquence a le don de nous ravir, de nous transporter dans un horizon de songes, de fables, de mythes. Le pouvoir évocateur de l'enfance, le rappel musical comme une ficelle sur laquelle on tire pour amorcer le décompte, raconte-moi l'histoire de Poucette qui vivait dans une cosse de pois, raconte-moi l'histoire de la grand-mère qui vivait dans une bottine ou bien l'histoire des elfes qui vivent sous les chapeaux de champignons. Et je peux te la raconter par coeur n'importe où. Le lieu de l'imaginaire comme une maison dans les arbres.

C. LE PERSONNAGE

1) La figuration et les voix du discours

Écrire comme on joue d'un instrument de musique. S'asseoir comme devant un piano et interpréter le monde ensuite. Je joue dans mes portraits un rôle de *figuration*, un rôle secondaire et muet mais rendu nécessaire par la composition visuelle.

Je suis ma figurante, je suis l'échelle humaine de mes compositions. Le personnage vit à la première personne alors que la narratrice vit à la troisième personne. Les deux voies s'entremêlent comme dans un dialogue intérieur. La narratrice est le personnage de l'écrivain dont la lectrice est en train de parler.

Les registres du privé dans l'écriture:

- 1- Écrit à la main dans un carnet (intimité).
- 2- Lu par la personne qui l'a écrit.
- 3- Dans le lieu où il a été écrit.
- 4- Qui parle de ce lieu-même.

Les registres du privé dans la lecture.

- 1- Le moins d'intervention extérieure possible: privé.
- 2- Le moins de technique possible: simplicité.
- 3- Le moins de distance possible: proximité.
- 4- Lecture sur les lieux de sa création d'un texte parlant de ce

lieu-même: synthèse des registres.

2) La voix

«La parole conteuse est de plus en plus présente et nécessaire dans notre univers de l'image et de <solitude en commun>. En effet, le néo-conteur déroule devant son public et lui un tapis magique, délimite un espace de bienveillance, de convivialité, de fraternité et de culture, ce qui n'est pas négligeable dans un univers dominé par la concurrence, l'exclusion et la recherche du profit.»

Marc Sorieno, le conte, nouvelle approche

3) La fonction indicielle du costume dans la vie sociale

L'image projetée peut aussi comporter un aspect d'introjecté dans le privé. Le costume permet une articulation du lieu intérieur avec l'extérieur et assume en même temps un lien avec l'intérieur sur un mode pictural.

4) Le genre

L'homme public et la femme publique. Comment dans le langage, un homme public circule hors de sa vie privée, alors que dans le langage, une femme publique ouvre la porte de sa chambre. Comment la langue change la perspective en inversant les genres et comment une femme de lettre a pu être assimilée à une grande horizontale.

5) La mythologie féminine

Non pas l'appareil de séduction sexuel mais les archétypes du féminin, soit ses *caractères immuables* autant sociaux qu'intérieurs: la fée, la femme sauvage, la mère, la déesse, la femme de lettre, l'ange, la sorcière, la bohémienne, la fille de la forêt, la garçonnière.

6) L'érotisme

Dans la manière d'exciter le cerveau, de le tendre comme une corde vers un objectif flou, sous-entendu dans le discours du lieu, on peut s'attendre à tout et cela nous fait terriblement plaisir. A la fois il y a un langage d'audace, à la fois cette retenue qui nous rend la pudeur si séduisante. Tu peux très bien me montrer tes hésitations, dit-il, elles ont du charme. Il y a cette naïveté intacte qui parle dans ce qui nous reste de territoire pour l'entendre. La rationalité pure alliée à la candeur. L'inexpérience décrite dans un langage poli. Non pas la peur de déplaire mais la marque d'un effort dont on ne sait pas où le voir ni ce qu'il cherche à couvrir.

Quelque chose reste toujours couvert. Il y a des régions cachées. C'est un scénario pour te garder sur le territoire, dit-elle en rougissant, c'est un sentier dans la maison qui nous conduit à l'écart. Je t'amène ailleurs, tu me suis au son de la voix. Maintenant que tu connais ma voix, tu y répondras. Il s'agit d'une prise de pouvoir réelle sur les gens. Je les tiens en laisse par envoûtement sonore. Ma voix les apaise. Ils se laissent aller à l'abandon.

7) L'identité

L'idée de trois scénarios. L'écrivaine, au théâtre du domestique, nous fait suivre un trajet littéraire. Que pourrait faire la philosophe ou bien l'artiste qu'elle est? Je n'ai jamais prétendu être une philosophe, dit l'écrivaine. Je ne crois pas être une philosophe, seulement une femme seule qui combat l'impression de perdre sa vie, une femme qui pratique la pensée circulaire pour mouliner sa vie, je me tiens plutôt du côté du sachem, du côté de la vieille lampe de sagesse, dit-elle.

Mes trois identités sociales reconstruites dans leur forme intérieure. Ce qui est introjecté dans la fonction sociale et se manifeste dans le privé. La simplicité, le détachement, une liberté de circuler en dehors des contraintes, de me laisser voir en train d'explorer l'imaginaire dans une démarche spontanée, où si je n'ai pas d'exemple, ni de balise, je me retrouve en terrain vierge, jusqu'à ce que j'en revendique la propriété.

Le territoire devient spécifique parce que le langage et le tissu d'idées sont déployés d'abord comme des structures puis comme un réseau générant une image botanique ou biologique. Un réseau d'idées actives dans une population constitue une mentalité qui bouge au-dessus du territoire. Dans ma libre circulation entre les propriétaires d'idées, je veux vivre toutes les histoires.

D. LE LIEU

La narration sous les formes de discours de la vie domestique découvre plusieurs tableaux et plusieurs voix illustrant le passage entre le privé et le public, le décalage entre les rôles et les statuts dans le développement d'une «parade» du discours institutionnel du domestique.

1) L'intérieur

La vie intérieure de l'écrivaine, son monde peuplé d'objets assemblés comme des natures mortes dans une perspective de pièces. Natures mortes disposées dans un intérieur surchargé de connotations et d'allusions au terme *domestique*. Autant pour désigner la relation aux animaux qui partagent la vie des humains, autant pour rappeler les fonctions d'entretien, de service matériel et personnel que comporte la vie familiale, que pour cerner le contour du privé, de ce qui montre le personnel, le territoire généralement tenu caché aux autres. De l'*intimisme* traité sur le plan littéraire dans la confidence et sur le plan matériel dans l'entretien privé, de la *rencontre subjective* sur le territoire réservé, dans la plus stricte intimité.

2) L'antre

Le repaire dangereux, où on se sent sous influence. Le pouvoir intime, qui vient chercher autant la mémoire affective que l'attraction du plaisir, le réconfort et le désir, la projection dans l'imaginaire.

3) La garçonnière

La garçonnière (adjectif) qui, chez une femme, rappelle les formes, les allures d'un garçon, qui convient plutôt à un garçon, et la garçonnière (nom) qui désigne un petit appartement pour une personne seule loué au début de leur liaison, ont-elles une articulation qui permette d'émettre une hypothèse sur la vie des femmes indépendantes? La garçonne affecte des allures qui conviennent aux hommes de 1922, nous conviendrons de cela.

4) Les rubriques des intimités telles qu'inscrites dans le territoire domestique

a) Les lieux propres aux rapports à l'autre soit les lieux de confiance et de rapprochement et les lieux de retrait dans la maison.

L'imaginaire intime de la chambre à soi, du lit à rideaux, de l'alcôve comme une niche, de l'étude (qui se nomme closet en anglais) et du boudoir comme lieux d'étude, de prière ou de rencontres amoureuses.

b) Les objets/reliques rappelant les amours et les amitiés. La présence des choses du coeur dans les objets de piété filiale et amicale.

c) Les traces écrites de l'existence intime, de pratiques virtuelles ou spirituelles. Le journal, le carnet, le manuscrit.

5) La peinture et le tableau comme référent visuel à l'histoire de l'art.

La peinture de genre, les intérieurs flamands. Chaque tableau représente un monde comme dans les jeux vidéos ou les sagas de l'âge héroïque. Le lieu décrit le personnage, le lieu narre, le lieu récite, le lieu est un discours. Les ponctuations sont posées sous forme de noeuds, d'assemblages marqués en trois dimensions au moins, ou sous forme de reposoirs pour l'esprit, boîtes de temps, bulles, culbutes ou clins d'oeil, comme si on tombait à la renverse dans un tunnel, une montre à la main: *Je suis en retard, je suis en retard* et qu'on rencontrait plus tard un *sourire sans chat*. *Le Pays des Merveilles* du révérend Dodgson, mathématicien et photographe de petites filles, est l'image d'un monde de l'espace théorique.

6) Les emboîtements et les inversions de perspective

a) Le théâtre dans un théâtre.

L'assemblage d'objets dans le four éclairé, le théâtre de carton et le laraire dans une armoire, comme des incises entre deux virgules, comme des apartés, des prises à part, des confidences ou des rappels écrits dans des plus petites dimensions incluses dans la pièce qui, elle, est incluse dans la maison.

Il y a là un lien avec les comptines ou les chansons de folklore: *le nid est dans l'arbre, l'arbre est dans la cour, la cour est dans la ville, la ville est dans le pays*. Répétition du motif en changeant d'échelle.

b) Le jardin clos comme le huis clos.

La référence au jardin comme lieu de recherche du soi et comme lieu de rencontre avec l'autre. Le rabattement de l'extérieur vers l'intérieur. Le jardin comme milieu clos reconstruit dans la cuisine. La pergola, constituant originellement un prolongement extérieur de la maison devient par rabattement vers l'intérieur un lieu ouvert dans un lieu fermé, un panorama dans une boîte, un bateau dans une bouteille, un théâtre dans une cuisine.

c) La forêt comme lieu mythique, comme lieu de prolifération symbolique et comme milieu sauvage ramené par inversion de perspective vers l'intérieur. Redevenir sauvage dans un lieu domestique.

d) Les coulisses du théâtre.

Le spectateur ou la spectatrice reçus en privé constituent une inversion de l'habitude du groupe face à la scène. L'invité(e) perd ses repères collectifs et cette déstabilisation le projette dans la position du (de la) confident(e) dans une représentation privée. A la fois actant et observant, il ou elle oscille entre les coulisses et la scène du théâtre chez soi; hésitant devant la frontière textile du paravent, circulant entre les drapés, les jetés, les housses qui ne cachent rien, les colonnes de papier et les arcades végétales.

7) L'institution du domestique

La vie domestique est une institution de transmission de valeurs et d'idéologies où s'assument des fonctions et des rôles dans un contexte opératoire. La réalité du travail est codifiée, les rapports de classes y sont donnés, les sanctions pour les manquements aux règles sont effectives.

L'appareil domestique comporte l'outillage de cuisine et d'entretien ménager, les installations sanitaires, les lieux d'alimentation et de repos. C'est une institution privée où les rapports fondés sur l'affectivité, l'économie, l'utilitaire intègrent des manières préétablies qu'on inscrit dans le territoire sous forme matérielle. La personne s'efface sous sa fonction, son rôle ou son statut.

Le discours institutionnel du domestique peut-il servir de support à une narrativité du désir? La parade amoureuse n'étant-elle pas une ritualisation, une transposition culturelle de l'instinct sous forme de phrase? La disposition des objets amène à croire à des rituels, à des cérémonies, des manifestations de politesse ou de courtoisie dans la vie privée. (Forme, façon, manière). La pudeur et le tact semblent convenir à l'échelle modeste du domestique. La courtoisie parle de l'amour de façon subtile.

La modestie du rêve rend actif, c'est son inaccessibilité qui peut jouer à l'inverse et être démobilisatrice. Rêver sa vie peut être alors de vouloir préserver le rêve à tout prix et de faire en sorte qu'il reste un phantasme. La maison du rêve n'est pas la réalisation d'un phantasme mais le lieu où le rêve a droit de présence. Nous vivons dans un univers où la part du rêve est de plus en plus prise en charge par la publicité, beaucoup moins par l'idéologie politique qui elle n'a pas fait le pas du changement de valeurs.

La surenchère est toujours prise dans le sens de l'addition, alors qu'elle vit dans la prolifération de la multiplication. La vision mathématique du monde matériel se limite à l'addition et à la soustraction alors que la vision énergétique, suite à l'étude thermodynamique, mène à la multiplication et par le fait même, à la prolifération; de là la théorie du chaos et des grands bouleversements révolutionnaires liés à l'impact de la conjonction de plusieurs paramètres perturbateurs. On voit ici l'effet des hormones comme déclencheurs de processus et accélératrices de changements de phases.

L'institution du domestique, le domesticisme, formalise les types de discours qui en sont les véhicules et aboutit à la pompe, à la parade. Si la cérémonie s'enveloppe de faste, c'est alors le déploiement des appareils, sous une grande étiquette, avec les nappes, les drapeaux, soient les formes cérémonieuses entre particuliers admis.

E. LE TÉMOIN

1) L'intersubjectivité

La réhabilitation de la transmission directe entre deux personnes en présence, sur le modèle de l'intersubjectivité, c'est le rabattement du décalage entre l'écrivaine et son (sa) lecteur(trice). La transmission en présence, dans le ici et maintenant, déjoue le décalage inhérent à l'acte d'écrire et projette l'écriture dans le performatif, l'oralité, le dire. Le témoin absolument nécessaire retrouve sa part (parfois sous-estimée en art contemporain) tout entière, celle du récepteur sans lequel il n'y a aucune communication possible, aucune oeuvre possible.

Le champ du témoin bouge sur trois grands axes de la fusion affective, celui de l'affection inconditionnelle de la mère (être accueilli), celui de la compassion universelle de la femelle (être compris) et celui de la réceptivité mystique de la pythie (appartenir au même univers) dans le monde d'une artiste d'intérieur.

2) La diffusion hormonale

Les hormones excitent un petit groupe de tissus du cerveau qui se chargent de transmettre par le sang les impulsions pour mettre en action une mutation physiologique. Les grands changements de société passent par les mêmes phénomènes que les phases de croissance d'un organisme.

Le processus hormonal est une analogie avec le déploiement d'un imaginaire subjectif dans le bassin de l'imaginaire collectif. La confiance dans le privé (le secret), porte le même nom que le phénomène physiologique par lequel un tissu produit une substance qui peut s'introduire dans le sang par osmose, cela se nomme sécréter. La diffusion entre deux solutions de concentration moléculaire différentes séparées par une membrane semi-perméable laissant passer le solvant mais non la substance dissoute est exactement le modèle de la communication où le flux verbal sert de véhicule à la transmission de l'intertextuel. La pensée émise par suintement, transmise de façon diffuse, affecte la forme de la rumeur.

3) La rumeur

Cette diffusion floue n'a d'intérêt que sur un territoire restreint aux réseaux sociaux tissés serrés dans lesquels l'oralité a encore une place prépondérante. La rumeur court dans une forme de mentalité c'est-à-dire dans un type de paysage de croyances et de rêveries. La mentalité est une disposition mouvante comparable à une nappe d'eau traversée par des agitations vectorielles. Un courant d'idées sera reçu dans la mesure où il trouve l'état de réceptivité nécessaire à son insersion. La rumeur court où l'oralité la transporte dans le théâtre en plein air de la vie quotidienne. Le fjord ici s'est imposé à la langue et a façonné un imaginaire collectif qui ouvre sur un horizon non construit. L'euphorie émancipatoire de la *métafjord* peut y contaminer l'atmosphère. La rumeur y court, c'est sûr!

III. Impressions de l'audience, messagerie hormonale de l'imaginaire

Ailleurs, jeudi. Un lieu habité de sons-âmes, de drapés-corps. Un lieu-ailleurs. Les objets parlent, disent. Oreilles voyeuses. Malaise.

Rouge. Arrêt! Sacrilège, profanation. Mains sur les yeux. Oreilles. Un cœur bat dans l'aquarium. Serrement. Mains sur les oreilles.

Vert. Reconstitution, un livre décor. Corps en trois dimensions. Corps membrane. Jaune...

Jaune. Un temple, colonne fécondité. Étrange paradoxe. Une voix, psalmodie. Vestale. Chant douceur, chant lueur, chant chaleur. Des sons-mots. Rituel. Vert. Abandon, hypnose, décrochage assisté. Rouge!

Rouge, vert. L'oreille a des couleurs, l'oeil des sons. Notes-couleurs assises en portée dans l'escalier. Vert déboule les marches. Modernité. Vesta.

Vert. Corps en trois dimensions dos à un décor livre. Osmose. Entrée dans le décor. Voix, psalmodie, au pays des rêves. Paupières lourdes, sons, musique, un oiseau, forêt enchantée, hypnose, décrochage assisté. Aquarium, philtre, hypnose, abandon...
VERT.

Sylvie Harvey,
Professeur de
littérature

Au début, seule, debout dans la cuisine, en attente de ce que je ne connais pas encore,
 je me sens abandonnée,
 je me sens une Intruse,
 je me sens mal à l'aise,
 je me sens gauche,
 j'hésite.

J'ai été invitée, je suis chez l'autre, l'autre est maintenant dans une autre pièce... je n'ose pas aller la rejoindre... le silence s'intensifie... plus le temps s'écoule, plus je fige sur place. C'est la table qui me ramène à quelque chose de concret et de plus rassurant... il y a deux couverts de mis, «j'étais attendue» - je peux m'asseoir, c'est probablement la meilleure chose à faire -

«L'Autre »est disparue - le silence... accentue la distance... M'isole... je devrais peut-être lui rappeler ma présence... il y a une sonnette sur la table... un petit coup... j'hésite car un bruit de sonnette dans cet intérieur silencieux, intime... risque de prendre une trop grande place...

et malgré moi... je parle... «Est-ce que je dois sonner?»

J'ai besoin d'un peu d'indices, qu'elle me parle... qu'elle parle. (J'ai probablement besoin d'un peu d'attention). Et elle parle... elle me lit un texte. Je ne suis plus seule... je suis à son écoute... je bois les mots tant attendus.

et elle m'amène ailleurs... je la suis...Ai-je vraiment un autre choix?

J'entends sa voix... un rythme s'installe, toujours le même... il n'y a pas de place pour la mienne (ma voix) - elle se déplace lentement avec sûreté... elle est chez elle... elle connaît bien son espace - je ne la devance pas... je capte les signes... je la suis. - Je m'abandonne. Je me rends disponible. Je joue le jeu...

J'entends, j'écoute, j'imagine... je rêve... parfois les longues descriptions me font voir... (il fait froid, c'est l'hiver... une journée grise... un manteau rouge... le bruit de l'aquarium) - je l'entends...

Je me promène avec elle - elle ne m'a pas abandonnée, elle m'amène avec elle - je suis toute seule avec elle - je suis en relation intime avec elle - chez elle - (Je suis à la fois captive... et je m'abandonne).

C'est cela l'intimité - la promiscuité -
 le temps n'a plus tellement d'importance.
 Je suis là... ici.
 Elle est là... ici.
 Il n'y a que nous deux.
 Tous les mots d'elle, pour moi. -

C'est bon de s'abandonner à cet engourdissement,
 à cet envoûtement,
 à ce moment du quotidien qui ne ressemble
 pas à un 5 à 7. -

- et je m'asseois confortablement au Jardin... face au soleil...

...la voix se rapproche, s'éloigne...

...elle m'amène ailleurs... lorsque ma grand-mère me racontait de longues histoires...
 le soir... pour me faire rêver... pour m'endormir...

...il me semble que je respire plus lentement - en tout cas - je me sens à l'aise - mes résistances sont tombées - je me sens de mieux en mieux, reposée,... dans une sorte d'état de rêve éveillé... je me surprends même à somnoler quelques brefs instants. Je ferme les yeux... la voix y prend davantage de place... je suis bien avec «elle».

Un moment privilégié. Très heureuse d'y avoir été invitée.

Hélène Roy, 10 juin 94.
 Directrice du programme de
 maîtrise en arts plastiques,
 UQAC.

Introduire sa présence

Diane-Jocelyne, je suis très heureuse d'avoir assisté à ta performance et d'avoir été parmi ce public choisi. Ce geste de reconnaissance est touchant, nous prédispose d'une manière différente en terme de présence à assister à une performance.

Cette confrontation personnelle avec ce médium m'enthousiasmait; je savais par expérience que l'inattendu, l'effet de présence et la temporalité étaient des éléments susceptibles de créer en moi un certain bouleversement. Ta performance avait lieu chez toi, un endroit que je connaissais déjà, où d'autres gestes et attitudes de rencontres avaient précédé celle-ci. Même en sachant que ce rendez-vous était d'un autre ordre, j'ai eu un choc en entrant chez toi.

Tu m'as reçue dans le silence.

J'étais intimidée, embarrassée par ma «personne publique», qui spontanément voulait exprimer les formules habituelles de rencontres, dire: Bonjour, comment vas-tu, qu'est-ce que je fais, où je me place, est-ce commencé ... Après cette bousculade, je me suis tue, j'ai compris que j'étais libre et disponible à recevoir la performeuse.

Elle me laissa seule et se dirigea vers une autre pièce.

J'eus le temps de me laisser imprégner par l'esprit des lieux; les mesures répétitives de l'eau qui «s'éclabulle» dans l'aquarium, la fraîcheur et l'odeur des plantes et l'atmosphère accueillante de cette mise en scène où les petits théâtres en attente laissaient supposer que bientôt tout cet univers encerclé de magie allait s'animer.

J'entendis ensuite la voix de la performeuse venant de l'autre pièce.

Je me suis dirigée vers celle-ci, j'eus un moment d'hésitation, je ne savais pas si j'allais entrer ou rester à l'écart. Audacieusement, je pris la décision d'entrer. Je me sentais comme une géante dans cette petite pièce. J'ai regardé la lectrice, elle était assise et lisait dans un cahier à couverture carrelée rose, un texte écrit à la main à la mine de plomb. Elle tournait attentivement chacune des pages. Je me suis assise près d'elle, j'étais émue de l'entendre me faire partager ce journal intime. Elle me racontait son histoire personnelle et celle de l'écrivaine qui affectionne chaque moment de sa vie, parce qu'il constitue l'imaginaire de l'écrivaine qui s'écrit chaque jour. A chaque pas, elle avance et filtre cette réalité par ses mots et son phrasé. La poésie de son récit a la faculté de nous transporter ailleurs et à la fois de nous faire prendre conscience que tout est important et que ce tout est une proximité d'être, une présence au monde.

Je sentais que j'aurais pu dire n'importe quoique j'aurais pu faire, rien n'aurait pu l'interrompre. Elle faisait ce qu'elle avait à faire, tel un rituel à accomplir. Tout doucement je m'abandonnais au plaisir d'entendre le récit.

Lorsqu'elle eut terminé cette première étape, elle ferma le livre, se retira et retourna dans la pièce d'entrée. Je la suivis, elle se dirigea vers les marches de l'escalier qui donne accès au second étage de son appartement. Je sentais que je n'avais pas accès à ce lieu à demi-ouvert en même temps qu'elle et que je devais l'observer à distance et d'un regard oblique.

Elle lut à nouveau dans son journal intime un récit relatant une marche ascensionnelle, mais je ne suis pas certaine.

Tout en gardant l'attitude de totale observation d'elle-même, elle referma le cahier et descendit calmement l'escalier et s'éloigna vers le jardin.

Intuitivement je me dirigeai vers l'escalier et je suis allée m'asseoir à sa place, comme si j'avais envie d'une part d'observer les lieux de son point de vue et d'autre part, d'être à sa place.

Elle reprit la lecture, et je me dirigeai vers l'ancre de l'écrivaine. Elle était assise à sa table de travail. Je pris le siège fleuri et je la voyais se profiler dans ce décor enchanteur.

J'écoutais en l'observant, je l'imaginai en train d'écrire et soudainement son oiseau s'est manifesté, c'est à ce moment précis que j'ai senti que j'étais environnée et imprégnée de l'atmosphère de son écriture ou des lieux qui l'habitent. J'étais comme dans un rêve, je marchais dans une forêt et plus j'avancais et plus le paysage se dévoilait sous mes yeux.

Elle s'est levée, je me suis levée aussitôt, je suis allée m'asseoir à sa place par mimétisme ou pour savourer les derniers instants de la disparition de ces images que la lecture de ce texte avait éveillées en moi.

Après une courte pause, elle s'installa confortablement sur la chaise fleurie et me raconta un conte d'enfant. Je me sentais comme une petite fille à qui sa mère raconte une histoire féérique.

Celle d'une petite fille et d'un cerf où il est question d'un regard amoureux et d'un ruban qui tisse le lien magique de reconnaissance et d'amour.

Une présence manifeste

Diane-Jocelyne, je constate que pour parler de ta performance j'ai eu besoin de retracer le trajet que celle-ci m'avait fait vivre. Elle s'avère être une expérience régressive où j'ai retrouvé la magie de l'enfance et l'émerveillement. Chacune des étapes a contribué à me rapprocher peu à peu de la dimension du rêve et à entrer en contact avec le senti et tout ce qui peut arriver si l'on se laisse prendre au jeu. Cette dimension poétique est celle de la mémoire des lieux qui nous habitent et ces lieux m'ont fait voir que pour avoir accès à cette connaissance, je dois en faire l'expérience.

Madeleine Doré
Artiste

«Ex Abrupto», invité sans formalité à une expérience (et sans préavis) poétique.

L'univers de l'auteure ...

De la nudité: Un décorum, une voix, un texte. Synchronisation avec le réel et le désir d'orchestre pour un appareil solipsiste.

L'art vivable et la viabilité de celui-ci.

L'intention, sauf erreur, c'est d'orchestrer les stimuli et signes de l'environnement quotidien et domestique (surtout) avec un support littéraire, en l'occurrence l'écriture. Au niveau de cette dernière, il n'y a pas de problème; même qu'en définitive c'est elle qui donne un sens et assume l'acte de présence au sein d'un dispositif un peu opportuniste et sous développé (insuffisamment explicité). La qualité de celle-ci et son pouvoir évocateur rendent plausible voire alléchante cette proposition.

Le texte toujours et la voix de la narratrice nous promène dans les corridors (exigus) de perceptions aiguës, sorte d'hyper-espace de la quotidienneté, où l'on a vite fait de décrocher du contexte qui en produit soit disant l'émergence. D'heureuses coïncidences comme le son du réfrigérateur qui démarre exactement au moment où l'on parle de lui.

Bien que l'intention soit de produire des ponts ou jalons entre l'acte d'écriture et l'ambientisation qui pourrait le faire naître, ce rapport demeure un peu laxiste. L'espace ritualisé est un peu trop décoratif strictement. J'irais jusqu'à dire que ça ne dépasse pas la mise en place.

Je suis inconfortable dans ce type de relation au confort intellectuel un peu complaisant. Rien ne me choque ou me pince.

Je suis coincé entre la connaissance que j'ai de cette personne et de ses habitudes: J'ai donc peine à abstraire, le sens probable ou possible de la proposition esthétique en présence.

Je me laisse percer par la couleur de sa voix et du domaine qu'elle trace et retrace.
Des vapeurs joyciennes et la cohorte des expériences poétiques du XXe siècle m'effleurent
...

La ou les lacunes.

Étant donné qu'il s'agit d'une expérience sur les rapports et relations à la présence (acte en interactions possibles (probables)) avec l'orchestre sympathique, domestique, je pense qu'il importe de conserver des traces mnémoniques du geste pour que le spectateur (acteur) puisse revisiter ces sentis. D'ailleurs, je suis tenté de croire qu'à ce deuxième ou troisième niveau, elle gagnerait à pouvoir en lab vidéo par exemple manipuler ces constructions de situations ...

Yves Tremblay
Artiste

Elle nous captive et provoque une formidable dé-tention.

Vendredi, fin de journée, sueur, fatigue.

J'entre enfin chez elle. Elle se tient là debout sur une mer tranquille. Tiens!
C'est une mer de mots!

Elle m'y entraîne.

Elle joue dans la mer, y respire comme elle veut. La mer aussi s'amuse. Elle berce ses flots de mots.

Parfois elle les fait couler en cascades dans les marches de l'escalier et les mots se répandent sur le plancher de la cuisine.

Moi, je peux pleurer en dedans tout ce que je veux: de toute manière, rien n'y paraît: on est dans l'eau, dans l'eau de mots.

Puis elle pose son cahier sur la table. On se regarde et l'on rit.

Je me sens bien. Bien comme après un bon bain!

Claudine Cotton
Artiste

Vertigo

Se laisser mourir un peu, en passant le seuil de la porte, mourir un peu beaucoup. Devenir narrateur, devenir personnage. Pourquoi pas? Prendre le temps de ... Tiens, Narrateur installe voix off, coulante, d'une présence un peu rauque. Narrateur dit à personnage d'aller se planter devant la fenêtre. Vue sur la ville, corde à linge en avant-plan, vue sur la rivière. Ça bouge partout, ça ne cessera jamais de bouger. Imprévisible voix off, qu'aura-t-elle à me dire?

- Ce n'est pas ton problème, Perso, pas le mien non plus. Alors laisse-toi aller, laisse-toi bercer. Tu verras bien, je vois déjà. Pauvre Perso, incapable qu'il est de s'extirper de son cadre tout petit. Trop petit. Et toi, Narrato de merde! on voit bien que tu n'auras jamais à chercher ton équilibre sur un fil de fer; on sait bien que tu occuperas toujours le meilleur siège. Sale Narrato!

Évidemment. Imprévisible voix, j'aime ta présence, tu es liberté. Tu me permets de déplacer personnage au rythme de ta phrase, de tes pauses, de tes temps morts. Feuilles de musique qui s'envolent. Vois comme il s'applique à décomposer ses mouvements, à observer les points d'orgue, à s'installer dans ton décor. Il n'a jamais vu, jamais lu, jamais même entendu. Voilà. Perso est devenu un sale voyeur, un bon-entendeur, salut: Perso s'est pris à ton propre jeu, petite voix tranquille, perte de contrôle sur mon personnage.

- J'irai bien où je veux. M'entendez-vous, tous les deux, j'écouterai comme je l'entends! Plus de petits cadres possibles, je suis comme je suis.

Merde! serait-ce la déconstruction du signe installée au niveau du ventre? Douce folie, pure poésie, comme une mise à nu. Des pans de murs qui s'écroulent pour se redresser en cinémascope, toutes dimensions possibles. Vertigo. Retour vers une certaine enfance, tranches décennales, vivre le siècle. Dis-moi ce qui te passe par la tête, gentille voix, dis-moi tout. Rouge vif, le siècle, vert de vert, haute résolution.

On voudrait mourir, un peu beaucoup.

André Girard, juillet 94
Écrivain et professeur
de littérature

Après lecture,

LE MONDE

Ère de l'autoroute électronique

J'attends dans mon automobile, elle n'est pas là, c'est vrai, j'ai au moins quinze minutes d'avance. Je regarde, la lumière sur le balcon est là, très allumée mais, à l'intérieur point de lumière. En attendant, une petite marche. Ça va, c'est très beau mais je suis en attente... Encore dans l'auto et je me dis: Elle n'est point là, elle m'a oublié... Et si j'allais vérifier... Merde, elle est là, j'aperçois la lumière qui filtre à peine. Le dehors a atténué à tel point cette lumière intérieure que je n'y percevais rien.

Mon coeur s'agite eh oui, elle est bien là. Je redescends eh oui la bière, il ne faut pas qu'elle gèle.

En rituel

Je sais je ne peux fermer, bref je suis à toi. Je me retrouve assis, côte à côte chacun sur une magnifique chaise. La lumière est douce, très douce. Toi aussi, moi aussi et cela décolle.

Je me trouve, je t'écoute et tu me charmes de ces états d'âme que toi seule tu as, tu me transportes dans ton univers à travers la magie de ta voix.

La machine est décollée, les bulles se succèdent et à chacune je veux toucher, non, menteur, j'y touche, je suis dans ton «UNIVERS» et quel plaisir, je m'y sens si bien. Et là, je reviens à toi, je t'écoute à nouveau. Je me laisse encore envahir de toutes ces images, ces bulles qui volent et se fréquentent, mais là oui, là, j'écoute, je m'oublie, du moins j'essaie, bref dieu, toi assise tu souffres... Ton angoisse est mienne, mais, dans ce rite tu me la confies, et je te dis merci. Quelle générosité tu as. Je pourrais dire «La Lectrice» mais c'est du déjà vu, alors je ne sais, mais chose certaine, cela m'a touché.

Merci de pouvoir assister à l'humanité et au divin.

Décor

Quelles trouvailles et quelle simplicité mais aussi, quelle recherche et cela toujours dans le rituel.

Lumières, plantes, espaces, tissus et voix. Dieu, j'oubliais: témoin! Que l'on puisse témoigner. Tu vois, rien n'est jamais si gratuit. Même s'il n'y a aucune photo ni vidéo. Tel est ton désir et c'est ainsi.

Ne me laissez point faire, je bulle et moi comme toi je rebulle.

Si j'avais été un sceptique j'aurais été confondu. Mais j'étais croyant et toi aussi. Tu vois tu ne savais pas.

Jamais je n'a été au Québec, et toujours tu étais là, la voix s'entendait, elle me racontait son intime, son intérieur. Cette voix elle avait un sexe, elle me le racontait et j'étais comme elle voulait, couché... Ne suis-je point son cobaye dans cette fabulation où je ne puis dire. Ne suis-je pas dans son univers...

Une autre alcôve, elle est fleurie au plafond, elle est assise parle, raconte et j'écoute, mon angoisse est atténuée, la sienne aussi. Ses lèvres, cuisses des cuisses en lèvres m'assaillent. En fin je suis vraiment là, je pense.

Non, je ne suis pas plus là, mais moi, tu sais, je te suis fidèle et autant d'intelligence de l'éclatement me séduit...

Enfin pour te quitter sur, n'oublions pas, «l'autoroute électronique», je te dis merci...

Alain Pruneau,
Professeur d'arts plastiques

IV. Extraits du carnet de l'écrivaine

A. Le rouge et le vert

Assise devant la vitrine, mon traité d'histoire de la philosophie posé sur la table, «il est onze heures», dit la commentatrice de la radio. Vêtue d'une ample chemise rouge très vif sur laquelle tombent les franges molles d'une grande écharpe à carreaux rouge et noir, je sais qu'on peut y lire, parce qu'on m'en a déjà fait le commentaire, on peut y lire, «tu as l'air de bonne humeur».

Je sais, j'ai choisi cette couleur justement pour cette raison. Je sais que cette grande tache rouge dans la vie blanche de l'hiver provoque un effet extrêmement tonique.

Une gigantesque plaque d'un rouge très clair dans un paysage où dominant les blancs, les gris, les bruns dans une journée froide et humide du mois de décembre fabrique de la bonne humeur sans effort. Il n'y a qu'à se place bien en vue et à garder la pose pendant une assez longue période pour que l'effet se produise de lui-même. Il s'agit là d'une manière purement passive de produire de l'énergie par composition visuelle avec le fond de son environnement.

Le rouge qui reste strictement immobile n'a pas la même incidence que le point rouge qui se déplace. Le rouge immobile appelle dans l'oeil de l'observateur l'apparition d'une grande nappe verte virtuellement créée par le phénomène optique de la complémentarité des couleurs. Le vert tendre et libre de Matisse, joyeux et juvénile, primesautier et juteux comme les pousses du printemps, ce vert qui représente le mieux l'énergie vitale, est contenu dans le regard posé sur le rouge immobile. Le rouge sans aucune trace de bleu, le rouge déployé dans la direction du jaune, celui qui veut danser dans le feu de l'action, le rouge dyonisiaque de l'orgie heureuse se couche dans l'oeil sous la forme d'une prairie souple et tendre sans aucune volupté autre que le goût d'être jeune.

La défense de la force vitale dans la plus calme saveur de sa saturation visuelle. De là le désir de contemplation résolu dans sa pratique immédiate, la boucle fermée de la solution, en équilibre sur son axe planté comme un charme qui s'épanouit.

Un homme me regarde écrire, je pourrais lui dire que c'est une lettre d'amour et je suis convaincue que c'est l'effet que je désire produire.

Penchée sur ma page, la main qui suit des lignes inexistantes, des lignes qui le deviennent au moment où j'ai fini de les écrire, je vis le sentiment très sûr de produire du réel éclatant de santé et d'énergie et je le donne très spontanément, de façon tout aussi efficace que quand, dans une salle ou dans une galerie, des gens viennent me voir écrire.

Maintenir le geste, maintenir la pose de l'écrivaine en exercice, devant une vitrine de café ou devant la fenêtre de ma table de travail, est absolument en continuité. La même qualité, la même vigueur dans l'exercice.

Les témoins, s'il en est, sont inclus dans le geste, posés comme des percepteurs de réel, des préleveurs d'un réel disponible sous leur yeux. Ils ne sont pas sollicités pour intervenir, ils ont le privilège d'assister à la gratuité d'un geste généré en leur présence et rendu à leur regard avec la même gracieuseté que le paysage se dévoilant à qui se trouve sur les lieux, tout simplement.

Voilà pour l'intégralité de l'exercice. La pratique d'art gardant sa magnifique plénitude en présence ou en l'absence de témoin.

B. Le forçage des narcisses

Les pommes de pin très allongées et vertes se cachent entre les nouvelles pousses d'un vert frais, les vieilles de l'année dernière, brunes, sont facilement repérables. «Vertes et rousses les cocottes, vertes et rousses aussi les aiguilles de pin.» C'est le refrain d'aujourd'hui, reprenant un motif observé dans la nature. La douleur devient aussi un motif. Une douleur constante qui apparaît chaque fois que tel geste est posé, que telle position est maintenue. Le refrain de la douleur s'est inscrit dans les muscles, dans les nerfs, dans les os et revient à intervalle régulier rappeler son existence. Tel geste anodin posé dans la continuité des autres a pris un sens nouveau, a acquis une valeur nouvelle. Tel geste n'est plus anodin et reprend le motif de la douleur chaque fois qu'il est posé. Le ronron de l'agréable s'est dissipé, il faudra fournir un effort pour le poser ou bien refuser de le faire. L'appel à le faire devra se muter en hurlement pour que le geste dépasse l'épreuve. Pour tout dire, je suis fourbue ce matin et je ne vois pas pourquoi.

Je vais retrouver les contes de ma mère l'oie pour me les lire au lever du jour, assise en pyjama, les pieds dans la rosée. La propriétaire me rappelle cette époque, circulant dans la rue avec son peignoir de ratine. Hier, en train de converser avec le voisin de l'autre coin de rue, voisins de sa petite enfance, rue de son enfance, vie de son enfance qui se prolonge dans la même maison avec les vieux parents qui se prolongent aussi, le père de quatre-vingt-neuf ans et la mère de quatre-vingt-six, maigre et fragile comme un petit oiseau égaré, une voix aiguë et troublante, des mains tout en os, des pas petits et mal assurés et le cerveau tout déglingué qui aborde une île différente chaque jour: «Qui est cet homme, demande-t-elle en regardant son mari, tu me dis que c'est mon mari moi je crois que non; mon mari est beaucoup plus beau, ça ne peut pas être lui», perdue dit la propriétaire, elle ne reconnaît plus ses enfants et veut mettre griller son pain dans la bouilloire.

Elle habite Rougemont et s'obstine quand on la contrarie, «vous n'allez pas me laisser toute seule», demande-t-elle inquiète avec sa toute petite voix, «je ne peux pas rester toute seule», dit-elle à sa fille qui lui répète pour la quatrième fois que son mari est avec elle.

Et je me vois en elle ce matin avec mes trous de mémoire et mes répétitions, avec mon petit corps fourbu sans raison, je me vois en elle, sa fragilité et son angoisse de rester seule, la vieille dame qu'on doit déménager dans une chambre au foyer des personnes âgées, qu'on écoute par convenance, en souvenir de ce qu'elle a déjà été, par respect pour la fonction qu'elle a assumée, qui pépie comme un pinson, qui fait des sons, des mélodies, qui vit par habitude, qui ne reconnaît plus le bonheur de vivre de la détresse, qui ne sait plus le temps qu'il fait, qui attend que sa vie cesse, qu'elle s'éteigne pendant son sommeil parce que son coeur aura oublié de battre.

Je suis fourbue ce matin, fourbue sans raison, peut-être que mon corps inverse les états et qu'à l'avenir ce sera de ne pas être fourbue qui me surprendra, de me lever en forme sans raison, alors que l'habitude des petites douleurs dans tout le corps sera devenue le refrain quotidien, qui sait comment se fait l'inversion, comment du chaud le temps petit à petit est passé au froid, comment de la mer étale on en vient au déchaînement des vagues contre les rochers et comment de l'état de santé on en vient à l'usure générale de tous les organes à la fois; on n'aura plus le courage de déménager la masse de son propre corps, on préférera s'asseoir pour toute la journée, on arrêtera son cerveau de chercher, on ne voudra plus aligner les mots, on mettra n'importe lequel et on écouterait béatement la musique que ça fait, sans attendre de réponse de l'autre qui de toute manière avait cessé d'essayer de comprendre, et la langue s'envolera de soi.

Je suis fourbue sans raison et la langue cherche à se défaire de moi, mais je m'agrippe par habitude, les serres de l'oiseau de proie, les griffes du carnassier, tous les outils sont bons pour faire que la langue soit prise par la force des poignets. Le bras de fer avec l'écriture aujourd'hui et demain l'abandon. De la résistance farouche à l'abdication, du forçage par imposition volontaire à la détente dans le calme et la nonchalance, je préfère la seconde, le plaisir du laisser-aller et l'état agréable qui en résulte, mais cet état n'est pas toujours présent et la détermination veut seulement remplacer, compenser le plaisir absent. Plutôt que d'attendre qu'il revienne en portant le regard ailleurs, s'obstiner et forcer les narcisses ou bien les endives à se plier hors de saison à des contorsions comportementales.

On ne sait même plus ce que c'est qu'une primeur tant est acquise et imprimée l'habitude de trouver tous les légumes, toutes les variétés de fleurs quelle que soit la saison. Il n'y a pas de saison dans le travail non plus et je cultive l'écriture hors de saison dans la serre de mon horaire. Les vacances sont là pour écrire enfin, l'autre attend ses endives et moi je suis en train de forcer mes narcisses, je cultive les plaisirs égotiques d'une écriture vagabonde en me levant à six heures au lieu de flâner au lit, je me crache dans les mains avant de sauter dans une journée de vacances je cherche le plaisir où j'ai l'habitude de le trouver, et cette fois ce n'est pas un plaisir couché, c'est une danse, un tournis de derviche, une exaspération aussi obsédante qu'un prurit, une invitation à la limite de la panique, une fuite, un désir trop tendu de la perte de soi, qui se tord en vrille et se visse sur lui-même.

Détendre le ressort serré à bloc au fond de l'estomac, pouvoir imaginer le tressage serré d'un tamis à farine en train de devenir une crépine, une passoire, puis un égouttoir à légumes, comme si en se rapprochant le treillis devenait de plus en plus lâche et les trous de plus en plus grands, l'espace gagnant sur la matière, les mailles se desserrant et la grille disparaissant hors du champ de l'oeil, comme elle disparaît tous les jours de mon champ de vision, tous les après-midis, elle part avec les filles de la propriétaire et ne revient qu'en début de soirée, avec des garçons qu'elle n'amène jamais ici, au crâne rasé, aux bras tatoués, bien sûr de la «puff» là-dessous, et du sexe peut-être, je ne sais pas, quinze ans, beaucoup d'agressivité, une très grande intelligence du mensonge, des cigarettes avec ça, beaucoup de colliers au cou, une assurance trop grande dont je l'ai maternellement bien pourvue, «t'es forte, t'es très forte, bien sûr que tu es capable de jouer au hockey, bien sûr que tu peux tout faire et tout gagner et que l'autonomie, ça n'est pas ce qui te manque», mais la vis dans l'estomac c'est moi qui l'ai gagnée et la difficulté à m'abstraire simplement du lit un jour de vacances n'est pas étrangère au tournis du derviche dans les draps, deux heures, trois heures, elle se cherche à manger dans le frigo, elle tripote la vaisselle, elle marche, elle ouvre et ferme les armoires, il pleut des cordes, il tonne et les éclairs zèbrent le ciel, l'eau coule s'infiltrant dans le cadre de porte de la salle de bain, il faudra en parler à la propriétaire, le grand bac s'emplit d'un liquide jaunâtre, il pleut des cordes, elle est là-bas, je ne sais pas où, sous un toit j'espère.

Le sevrage de la mère, pas celui de la fille, celui de la fille je l'ai fait contre les angoisses de ma mère, contre la surabondante inquiétude de ma mère et c'est la petite maintenant qui fait apparaître chez moi la terrible peur de son départ, avec les tentatives de prises en charge de sa vie, à coups de dents contre mes seins.

Je peux bien m'asseoir des heures à vouloir décrire les aiguilles et les pommes rousses du grand pin, «vertes et rousses les cocottes, vertes et rousses aussi les aiguilles de pin», c'est le refrain d'aujourd'hui, le refrain c'est aussi «je suis fourbue ce matin, je suis fourbue sans raison», le ressort monté à bloc dans l'estomac, l'eau qui file entre les planches, la fille qui file entre les doigts rongés de la mère qui ne reconnaît plus son enfant, la mère qui se reconnaît dans la vieille dame qui chavire, perdue dit la propriétaire, elle veut mettre griller son pain dans la bouilloire et s'obstine quand on la contrarie, ça doit être sa ménopause.

C. La vessie de truie

Aborder une île nouvelle chaque jour et se raconter une histoire différente à chaque fois. Une impression d'urgence, comme si la mort était imminente; non pas nécessairement la mort, la capacité d'écrire physiquement ou mentalement menacée, tomber du haut d'une échelle, se faire écraser par une voiture, coma, perdre la tête pour toujours et rongée de remords, couchée seule immobile sur un lit d'hôpital, savoir que tout le temps qui me reste est irrémédiablement perdu, j'aurais voulu te dire que je suis désolée, j'aurais voulu mettre de l'ordre dans mes papiers, j'aurais voulu aller en Bretagne et tout d'un coup, à cause d'un chauffard, à cause d'une marche pourrie, à cause d'un lacet dénoué qui fait trébucher, perdre tout le reste de sa vie, le cerveau démantelé, les yeux égarés, Nijinski, Nietzsche, Camille Claudel, Antonin Artaud, un dérapage, un dosage hormonal qui bascule, j'ai peur, terriblement peur des dérapages, je suis encore fourbue ce matin, le frigo à trois heures, les bruits de vaisselle, les pas dans l'escalier, la porte d'entrée: tu sors? - Je fume une cigarette sur le balcon. - Il est deux heures du matin, va te mettre au lit. - J'ai trop dormi, je n'ai pas sommeil - et le tournis du derviche dans les draps, un grand bol de café au lait à six heures, les géraniums du balcon ont enfin fleuri et le voisin est déjà sur pied à cette heure, si je dormais mieux je pourrais me lever à l'aube, regarder le jour s'ouvrir, c'est toujours le moment de la révérence au monde, un moment de paix qui redonne la grâce et redore la vie sur la tranche.

Des voitures qu'on démarre, des bruits d'outils, des camions de livraison, déjà la rue est très habitée, deux ou trois mailles dans la grande chape du silence, deux ou trois échelles dans les bas de soie du matin, deux ou trois bulles d'air qui remontent du fond de la grande nappe d'eau de la nouvelle journée, elle n'est déjà plus opaque et dense comme à cinq heures, elle appartient à d'autres, j'aime de la vie qu'elle soit paisible et silencieuse, noire et dense, et le siècle allume des phares très blancs et met la musique de la radio, les jingles, la publicité, à fond dans tous les coins de la journée, je me vois avec ma petite chandelle vacillante entre des bretelles d'autoroute, avec mon chant austère de moniale dans le rock-and-roll de la ruelle, je vis en décalage horaire, à pied, et je reconnais un temps qui me laisse l'aimer à l'aube, quand il n'est pas trop agité, frais sur la peau, originel, avec une odeur de lavande, comme s'il naissait d'un grand lac sans vague au sable clair et très fin, lever du jour au bord du lac, paisible bonheur blond et bleu clair, et bleu outremer.

La fille du lac a le moral bleu outremer, le paysage intérieur à l'horizon plat, pas de coquillage, des truites, des brochets, une odeur de sable, un effet de sable qui file entre les orteils, blond très clair, du pollen jaune sur l'eau.

Ce que je veux, c'est le lever du jour sans bruit avec de l'air en abondance, de l'air c'est de l'espace, et le silence c'est beaucoup d'air dans un temps plat, un temps qui a de l'horizon, et le moindre petit gazouillis ricoche sur la nappe d'eau sans odeur, une mer sans sel n'a pas d'odeur de varech, un très grand lac entouré de sable blond très fin sans odeur de varech, c'est encore plus vide, il n'y a que l'odeur de l'eau et du vent, on prend un vent blanc et on le couche sur l'horizon plat à cinq heures du matin, et ça vide l'esprit comme un aspirateur, on est une peau qui retient un grand blanc, on est une baudruche, une lanterne de papier suspendue à une tige de bambou, «on est une peau qui tient du vent, on se sent la peau par endedans et c'est un grand blanc», c'est le refrain que chante la fille du lac, j'ai perdu ma vie, petites graines de millet éparpillées par les oiseaux, j'ai perdu ma vie, grandes ondulations dans la gigantesque plaine de blé mûr, j'étais une peau qui tient du vent, je suis toujours cette baudruche, cette vessie de truie brodée, dans laquelle grand-père gardait son tabac avec une pelure d'orange pour ne pas qu'il sèche, «tu allumais ma lanterne de papier qui frissonnait dans le vent blanc et je jouissais de l'air du temps», c'est un nouveau refrain que chante la fille du lac tenue par une ficelle sur une tige de bambou.

Ce que je veux, c'est un lever du jour sans bruit avec de l'air en abondance, surtout ne rien retenir que les frissons à la surface du bleu outremer, un effet de sable qui file entre les orteils, je suis une mer sans sel, baudruche, vessie de truie, elle n'est plus la même depuis cette rupture, tu as remarqué cette frayeur dans ses yeux, ces sortes d'absences, ces hésitations sur les mots, j'aurais voulu dire que je suis désolée, j'aurais voulu mettre de l'ordre dans mes papiers, mais à cause d'un lacet dénoué, je me sens en décalage horaire, cette peur des dérapages, une impression d'urgence, comme si la mort était imminente, j'aime de la vie qu'elle soit paisible et silencieuse, noire et dense, tu as remarqué, elle a dit: «un effet de sable qui file entre les orteils.»

D. L'air chaud sur les dents

Il fait toujours aussi vert autour, il fait toujours aussi fleuri sur le balcon et dans le solarium, mais Cybèle est retournée se cacher dans son nid, elle refuse de chanter et se terre autour de ma table de travail, elle semble plus maigre et son silence est effrayant, son plumage plus échevelé, elle a perdu des plumes, elle ne vole plus dans la cuisine: qu'est-ce qui se passe, si petite bête, est-ce qu'une semaine d'absence a été si dramatique pour toi, allez, ma petite, je suis rentrée, n'aie pas peur, je suis revenue, ses petites pattes sur le couvercle de métal font un bruit de doigts qui tapotent d'impatience, tu as eu peur d'être abandonnée, allez remets-toi à chanter, allez, regarde la couleur des maisons de bois dans la lumière du jour, la maison bleue, la maison blanche, la toiture verte, les géraniums-lierres aux balcons, les fenêtres ouvertes, c'est l'été, il faut en prendre le maximum, il faut en célébrer la couleur, pépie Cybèle, je veux t'entendre, pépie-moi quelque chose en prenant ton vol jusqu'à la fenêtre de la cuisine, elle boit, elle mange, son cou déplumé penché sur le plat de graines, tu t'es laissée t'enfoncer dans les marécages de la mélancolie, les sables mouvants de la neurasthénie, et tes petites pattes ne trouvent plus de sol solide où se poser, tu t'es laissée t'engluer dans la tristesse mais maintenant je veux t'entendre, je veux te voir voler, vas-y, monte un peu dans les airs, lisse tes plumes, saute, chasse les mouches, ça y est, elle s'est envolée, elle est passée au-dessus de ma tête, elle s'est envolée dans la cuisine, et je suis partie marcher sur le bord de la rivière.

Est-ce que c'est du cyrthe, cette herbe folle qui bouge au vent à marée basse? Les goélands se rassemblent en bandes et nagent dans les flaques, ils accostent, piétinent dans la boue, cherchant avec leur bec dans les herbes et dans les fonds marécageux mis à nus par le retrait de l'eau. Les cheveux bougent, cachent une partie du paysage, découvrent un oeil à la lumière cassante, les lèvres suintent presque d'un désir qui se dessine à petits coups, le vent sur les lèvres, le vent sur les dents éveille le souvenir de baisers indolents sur la plage de sable, les lèvres contre les lèvres, comme si elles y étaient pour toujours, déposées, placées là comme si elles avaient grandi ensemble, coussinées et moelleuses, endormies sur la rive de l'autre bouche, le temps de la marée, la marée monte et les lèvres se réveillent, la marée baisse et les lèvres s'entrouvrent, et les jambes s'entrouvrent aussi, la marée mouille les pieds, le clapotis endort le désir avec lui.

Le clapotis des lèvres fait vibrer les cordes vocales en un son universellement répété comme un hommage à l'harmonie du monde, un son sourd et très vibrant que la cage thoracique abandonnée au sol transmet, régulier, continu, chant animal de la respiration dans les cordes, chant de l'air chaud dans les cordes, chant de ton air dans mes cordes, le vent pousse une masse de cheveux et découvre un oeil absent, un oeil tourné dans son monde comblé par la totalité de son abandon, un oeil ravi, un oeil possédé par la joie des lèvres, une masse de cheveux poussée par le vent couvre l'oeil ouvert et filtre la lumière blonde par touffes mourantes, l'air chaud sur les lèvres entr'ouvertes, l'air chaud sur les dents et sur la langue salivante fait dresser les poils de tout le côté droit du corps, érection de chacun des petits muscles caressés par le vent, le frisson sur une moitié du corps traduit le rôle dans sa tonalité tactile, transposition couchée du langage de la vague sonore, souplesse des épis balancés par le vent, les poils bandés se recouchent, la moitié du corps s'est posé comme une montgolfière, l'air chaud contre les dents, sur une paire de coussins humides et voluptueusement mobiles, les cuisses de ta bouche et ton petit bout savoureux qui fait renverser la vapeur; une masse de cheveux déplacée par le vent découvre un oeil dépossédé qui avoue sans pudeur aucune comment la vague l'a soulevé haut, jusque dans un mystère que l'oeil absent contemple, dépris de sa conscience, déshabillé de sa langue, dépouillé de ce qui en fait un cérémonieux collectionneur de formules, l'air chaud contre les dents excite les cuisses de la bouche, le chemin du chavirement défait les cheveux, une masse de poils qui frémit dans le soleil, au ras de l'oeil atterrissant après l'absence qui happe dans le ruissellement des odeurs marines, sirène dans tout le bas du corps, c'est l'odeur qui le dit, la marée monte, l'eau gagne la terre et ton oeil malicieux pétille, une main lisse la crinière, une main tient la masse de cheveux contre la nuque, la lumière cassante fait plisser les paupières, chant de ton regard sur ma peau, chant de nos doigts sur la paume offerte, écho des cris de goélands sur la masse d'eau sombre, je rentre à pied du bord de la rivière, l'air chaud sur les lèvres entr'ouvertes, l'air chaud sur les dents me tient dans une volupté qui m'oblige à éviter le regard des passants.

CONCLUSION

Dans mes articulations de tableaux en contexte domestique se mélangent trois types de mondes intérieurs, trois types de discours: la littérature, la philosophie et l'art. Rationalité, affectivité et création. Que ce soit par un langage analogique, un langage logique ou un langage poétique, la voix lisant maintient et endort l'attention en la faisant basculer dans l'inattention méditative de la perception globalisante.

La narrativité, l'enchaînement du discours, jouent l'apaisement affectif et ramènent dans le temps mythique de l'oralité.

La position contre-documentaire que j'ai maintenue, une sorte de via negativa, peut agir par implosion, tout comme un trou noir cache derrière son horizon d'événements ce qui dans un cycle d'une autre échelle annonce un univers.

Socrate, le philosophe qui n'a pas écrit, Brummel, le personnage sans théâtre, et toutes les écrivaines de l'histoire dont on a reconnu l'influence sans pourtant oblitérer le talent, sont des exemples d'inscription dans la tradition générale culturelle par des voies détournées, des voies de traverse où la réputation a pris le pas sur l'accumulation de documentation.

J'ai choisi de poser la question de la reconnaissance de l'artiste comme personne dans le contexte institutionnel qui le regarde autant comme producteur d'objet et de symbole, comme rouage dans un processus économique, que comme mythe dans l'évolution culturelle occidentale. Serrer l'art autour de l'artiste comme personne ramène la question prioritaire de l'équilibre intérieur et du souci de soi comme valeur, de l'échelle domestique comme barème d'échange entre deux subjectivités, de la présence comme première forme d'offrande ou de projection du soi.